



Extrait du micropolitiques des groupes

<http://micropolitiques.collectifs.net/Puissance>

Puissance

- entrées -

Date de mise en ligne : mercredi 7 novembre 2007

micropolitiques des groupes

D'où viennent au juste ces mots : groupe, collectif, comité ? Ouvrons un dictionnaire [1]. « Comité » vient de l'anglais *to commit*, au sens de confier, commettre quelque chose ; « collectif » vient du latin *colecta*, « collecte », et de *colligere*, « rassembler, recueillir » ; « groupe » dérive de l'italien *gruppo* qui signifie d'abord « noeud, assemblage ». Ces mots recouvrent à chaque période des pratiques différentes : le « comité de salut public » sous la Révolution française ne ressemble sans doute pas trop au « comité d'initiative pour un mouvement révolutionnaire » de Mai 68.

Reste que, par-delà leur diversité, ils décrivent une perspective similaire, tantôt d'origine chrétienne, pour collectif (« quête, réunion des fidèles »), tantôt plus laïcisé, pour comité (« réunion d'un petit nombre de gens choisis pour délibérer d'une question »), tantôt encore, dans un sens artistique, pour groupe (« réunion de plusieurs figures formant un ensemble dans une oeuvre d'art »).

L'étymologie de ces mots nous indique donc que nous avons affaire à des mouvements proches et particuliers à la fois, où des personnes, des formes, des idées, qui se sentent une certaine proximité, tendent à « se réunir », à « se rassembler », à « former des ensembles ». Nous tenons là une première manière d'appréhender ces mots.

Allons un peu plus loin et formulons que le groupe, pour prendre ce terme, est un système écologique expérimentant et sélectionnant dans une infinité de rapports (géographique, sexuel, organisationnel, linguistique...) ceux qui lui conviennent à un moment donné.

Les rapports

Pour construire cette approche, nous empruntons à Spinoza l'idée suivante : un individu ou un groupe [2] est un degré de puissance, une quantité plus ou moins grande de puissance. On fait ce que l'on peut à partir de l'intensité que l'on a.

De cette intensité, nous ignorons à peu près tout. Nous sommes pris dans une multitude de rencontres qui provoquent autant d'affections instantanées. La nature de ces affections nous indique si notre corps compose plus ou moins bien avec ce qu'il a rencontré, et il en résultera une augmentation de notre puissance d'agir ou, au contraire, une diminution de celle-ci : « Si, par exemple, j'ingurgite un poison, ma puissance sera diminuée d'autant, voire détruite. » Spinoza définit cette deuxième sphère comme régime de rapport(s), qui varient suivant que ceux-ci se composent ou non avec mon corps, c'est-à-dire avec mes intensités. On dira alors que le pouvoir d'être affecté se présente comme puissance d'agir en tant qu'il est supposé rempli par des affections actives mais comme puissance de pâtir en tant qu'il est rempli par des -passions.

En troisième lieu, il nous faut distinguer deux types de passions ou d'affects : les passions joyeuses et les passions tristes. C'est un régime de rencontre partiel, temporaire et local : « Je marche dans la rue et je vois Daniel ; l'image de Daniel me procure de l'affect de joie mais, au même moment, je vois Chantal et là, une tristesse m'envahit. » Dans cette dernière sphère, on ne fait que passer d'une idée, d'un affect, à l'autre. Tantôt avec joie, tantôt avec tristesse. On dira que la puissance d'un corps s'additionne à la nôtre lorsque que l'on rencontre un corps qui nous convient : les passions qui nous affectent sont de joie, notre puissance est donc augmentée. Mais cette joie est encore une passion puisqu'elle a une cause extérieure ; nous restons encore séparés de notre puissance d'agir.

Autrement dit, les passions « enveloppent notre impuissance » [3].

Dans cette perspective, nous considérons le groupe comme un degré de puissance agencé dans des rapports (composition-destruction) intensifs qui augmentent ou diminuent sa puissance ainsi que celle des personnes qui le constituent, et dans des rencontres extensives de joie et de tristesse. Mais, de tous ces rapports et rencontres, nous ne recueillons bien souvent que les effets et nous ignorons la plupart du temps leurs origines et leurs causes.

La question dès lors n'est pas ce qu'est un groupe, quels seraient sa substance (ou son essence) et ses fondements, mais bien ce que peut un groupe ? Il s'agit donc pour un groupe de chercher et de tester les rapports avec lesquels me/nous composer et de fuir ceux qui me/nous détruisent.

Du régime de la morale (qui s'intéresse à ce qui est bien ou mal pour tout le monde), on passe à celui de l'éthique [4] (qui s'intéresse à ce qui est bon ou mauvais dans certains types de rapports). De ce point de vue sera dit « bon (ou libre, raisonnable, fort) celui qui s'efforce, autant qu'il est en lui, d'organiser des rencontres, de s'unir à ce qui convient avec sa nature, de composer son rapport avec des rapports composables, et par là d'augmenter sa puissance. Sera dit mauvais (ou esclave, faible) celui qui vit au hasard des rencontres, se contente d'en subir les effets, quitte à gémir et à accuser chaque fois que l'effet subi se montre contraire et lui révèle sa propre impuissance. Car, à force de rencontrer n'importe quoi sous n'importe quels rapports, en croyant qu'on s'en tirera toujours, avec beaucoup de violence ou avec un peu de ruse, comment ne pas faire plus de mauvaises rencontres que de bonnes ? Comment ne pas se détruire soi-même à force de ressentiment, en propageant partout sa propre impuissance et son propre esclavage, sa propre maladie, ses propres indigestions, ses toxines et ses poisons ? On ne sait même plus se rencontrer soi-même. [5] »

Les rencontres

Un groupe se forme, composé d'une quinzaine de personnes. Parmi celles-ci, certaines se connaissent, d'autres non. Ajoutons que ceux qui sont amis ou proches se connaissent sous certains rapports et que le fait d'aller dans un groupe va modifier ces rapports. Pour être encore plus précis, il y a de fortes chances pour que chaque individualité ait un savoir très partiel sur elle-même. On se retrouve donc avec des gens qui ignorent à peu près tout d'eux-mêmes, des différentes composantes individuelles et collectives qui vont tenter de s'articuler et de la manière dont celles-ci vont précisément s'agencer entre elles. Nous sommes dans le régime des rencontres, des affects et des passions, dans ce que Spinoza appelle le premier régime de connaissance. En effet, de quels critères disposons-nous pour évaluer si le groupe, comme corps, compose ou décompose les rapports entre ses différents membres ? À vrai dire, nous disposons de peu de critères. Nous sentons simplement que participer au groupe, en faire partie, nous plaît ou pas : « Je me rends à la première réunion et j'en sors joyeux ». Nous disposons à ce stade d'un premier critère, basique : « Mon corps sous certains aspects se compose avec ce groupe ». Mais, en même temps, « il y a un certain nombre de personnes qui me déplaisent, je suis donc ambivalent ».

On parle ici de personnes mais il peut s'agir aussi de rencontre avec des idées, des atmosphères, des odeurs... « L'ambiance est bonne, on rigole bien mais ce qui est dit et la manière dont cela est dit me rendent triste, m'affectent, me chagrinent. » On est toujours dans le premier régime de connaissance, on ignore à peu près tout de ce que l'on peut et de ce que le groupe est capable de faire. Il semble que, pour certaines raisons (inconnues), le groupe « prend » malgré tout, c'est-à-dire qu'il dégage davantage d'affects de joie que d'affects de tristesse.

Il est possible également que le groupe ne prenne pas du tout, une mauvaise rencontre en somme, où l'affect triste prédomine. Il se fait pourtant que les gens restent ensemble. Ils trouvent sans doute encore suffisamment de joie et, malgré sa peine, chacun dans son coin se « raisonne » (« On vient de commencer, on ne va pas arrêter tout de suite »), se culpabilise (« Je dois tenir mes engagements jusqu'au bout »).

Ce n'est pas forcément une erreur car, comme nous l'avons vu, dans ce régime de connaissance, tout peut changer très vite. Par exemple, un groupe préparant l'occupation d'un bâtiment vide se trouve dans un agencement « réunions » qui attriste. Le fait de concrétiser ce projet peut transformer radicalement l'agencement et produire de la joie. On ne peut pas le savoir à l'avance, il faut le faire.

Cependant, si après trois occupations et autant de délogements, le groupe est encore affecté tristement, il serait peut-être temps de se poser l'une ou l'autre question : cela vaut-il la peine de poursuivre ensemble ? Que faut-il modifier ou agencer autrement pour arrêter de s'ennuyer ?

Le danger est grand de laisser se perpétuer une situation où dominent les passions tristes. Nous sommes déjà dans une impuissance relative face à ce qui nous arrive, seulement capables de sentir les affects. Mais que ce senti se transforme en ressenti, et nous voilà plongés dans l'enchaînement des passions tristes. D'abord la tristesse qui glisse vers la haine : « Si quelqu'un commence à avoir en haine une chose aimée, de façon que l'amour soit entièrement aboli, il aura pour elle, à cause égale, plus de haine que s'il ne l'avait jamais aimée, et d'autant plus que son amour était auparavant plus grand. [6] » Puis surviennent l'aversion, la moquerie, la crainte, le désespoir [7]... Ce danger est en quelque sorte redoublé par un autre, celui de toutes les traces durables qui affectent un corps. Nous ne sommes pas seulement momentanément tristes mais la tristesse s'imprègne dans notre corps : lentement, une fêlure silencieuse s'y déploie. Une fixation s'opère alors : « Une partie de ma puissance est toute entière consacrée à investir et à localiser la trace, sur moi, de l'objet qui ne me convient pas. [...] C'est autant de ma puissance qui est diminuée, qui m'est ôtée, qui est comme immobilisée. [8] » Comme on dit, il va falloir du temps pour s'en remettre.

Les notions communes

Revenons à notre groupe de tout à l'heure et supposons que celui-ci « marche », qu'il produit plus de joie que de tristesse. Il est, nous l'avons dit, dans une ignorance des « causes » qui produisent cet affect-là, à la merci de mauvaises et de bonnes rencontres. Actuellement donc, un affect de joie enveloppe son impuissance. Mais comment peut-il sortir de ce ballonnement et commencer à comprendre ces causes externes qui l'affectent ? Par des « notions communes » ou « idées adéquates », nous dit Spinoza, c'est-à-dire en entamant un travail de repérage de ce qui lui convient ou disconvient. « Quand je suis sortie de la réunion (ou de l'action) de l'autre jour, j'ai senti une énergie active circuler entre nous ; il nous faudrait comprendre ce qui s'est passé, repérer les agencements qui rendu possible l'augmentation de notre puissance. »

Selon le deuxième régime de connaissance de Spinoza, nous tentons de sélectionner et de composer les rapports qui conviennent avec les nôtres : « Je remarque que telle chose, dans tel contexte, est bonne pour moi. » Nous sélectionnons donc un ou plusieurs rapports qui se composent avec l'un ou l'autre des nôtres, c'est-à-dire que nous trouvons par l'expérience dans quelles situations nous devons nous mettre pour agencer des affections joyeuses et en tirer les conséquences. L'une d'elles, a contrario, est de fuir au maximum les rapports qui ne nous conviennent

pas.

Petit à petit, par l'expérience, je fabrique des « notions communes » et celles-ci se construisent à partir des affects de joie. Ceux-ci sont en quelque sorte des tremplins : même si je suis toujours en partie séparé de ce que je peux, ils n'agissent pas moins comme augmentation de ma puissance. Il nous faut partir de là, nous dit Spinoza, et jamais des passions tristes. Nous construisons donc des « notions communes » (ou adéquates) à partir de ce qui se compose avec nos rapports et non de ce qui les décompose ou les détruit. Autrement dit, on n'effectue pas la sommation de nos tristesses avant de commencer à penser à des idées adéquates.

Se présentent alors à nous des points de méthode : « Vous partez des passions joyeuses, augmentation de la puissance d'agir ; vous vous en servez pour former des notions communes d'un premier type, notions de ce qui avait de commun entre le corps qui m'affectait de joie et le mien. Vous étendez au maximum vos notions communes vivantes et vous redescendez vers la tristesse. Mais cette fois-ci, avec des notions communes que vous formez pour comprendre en quoi tel corps disconvient avec le vôtre... [9] »

Tâtonner et expérimenter les agencements qui conviennent. Ça peut rater, ce qui n'est pas grave ; il faut alors -réessayer autrement. Et, si cela foire, évitons d'en tirer de grandes conclusions ou de se lamenter : « On a déjà essayé, ça ne -marche pas. » Reprendre plutôt là où l'on s'est arrêté, -sélectionner un affect de joie et modifier l'éclairage, l'ambiance, le temps imparti, la position des gens dans la salle, la manière dont se distribuent les rôles, la façon d'intervenir dans l'espace public... Construire en somme de nouveaux modes d'existences. Pour voir si cela fonctionne, le critère est relativement simple : on se sent dynamisé, on rigole davantage, le désir circule dans le groupe. « Et là petit à petit s'esquisse comme une espèce de début de sagesse, qui revient à quoi ? À ce que chacun sache un peu, ait une vague idée de ce dont il est capable, une fois dit que les gens incapables, c'est des gens qui se précipitent sur ce dont ils ne sont pas capables et qui laissent tomber ce dont ils sont capables. Mais demande Spinoza, qu'est-ce que peut un corps ? Ça ne veut pas dire un corps en général : mais le mien, le tien, de quoi il est capable ? C'est cette espèce d'expérimentation de la capacité. Essayer d'expérimenter la capacité, et en même temps la construire, en même temps qu'on l'expérimente. [10] »

>> *Pour prolonger autour de la composition des rapports, lire [Rôles](#) et [Artifices](#) ; et sur la proposition spinozienne relative aux affects comme critères d'évaluation, lire [Auto-dissolution](#).*

[1] Le Robert, « Dictionnaire historique de la langue française », Paris, 2000

[2] Que ce soit au niveau d'un individu ou d'un groupe, c'est bien la question de la puissance, des rapports, des rencontres et des compositions qui nous intéresse ici. De ce point de vue, nous ne distinguons pas l'un et l'autre niveau.

[3] G. Deleuze « Spinoza et le problème de l'expression », éd. de Minuit, Paris, 1968, p.218

[4] « L'éthique juge des sentiments, des conduites et des intentions en les rapportant non pas à des valeurs transcendantes mais à des modes d'existence qu'ils supposent ou impliquent » et « Il n'y a pas de bien ni de mal dans la Nature, il n'y a pas d'opposition morale, il y a une différence éthique », idem « Spinoza et le Problème de l'Expression » p.248 et 249

[5] G. Deleuze « Spinoza, philosophie pratique », éd. de Minuit, Paris, 1981, p.35

[6] Spinoza « Ethique », éd. Flammarion, Paris, 1965, p.170

[7] Le cas « paradigmatique » du déchaînement des passions tristes dans un groupe est le moment où éclate les conflits qui annoncent la scission.

[8] G. Deleuze, « Spinoza, cours à Vincennes, 20-01-81 », www.webdeleuze.com, p.69

[9] G. Deleuze, « Spinoza, Cours à Vincennes du 24-01-78 », webdeleuze.com ; p. 17

[10] idem, p.75